

# Raid-saga en Islande

*A l'initiative de la direction de la jeunesse et des sports du conseil général et sur une idée du kayakiste suresnois Mathieu Morverand, 15 jeunes des Hauts-de-Seine ont entrepris cet été de traverser l'Islande à VTT. D'épreuves physiques en découvertes, carnet de voyage hors du commun de nos envoyés spéciaux.*



Texte : Pascal Leroy  
Photos : Olivier Ravoire





### Mercredi 12 juillet, Ferry Norröna, en route vers l'Islande.

Moins d'une journée de mer et l'équipe sera enfin à pied d'œuvre. Dans un camaïeu de gris, où seul tranche le vert des plaques d'herbe accrochées aux falaises basaltiques de l'archipel des Féroé, le ferry cingle vers la haute mer. A des centaines de mètres au-dessus des vagues, le brouillard nimbe d'une écharpe blanche et mobile les crêtes aux contours fantasmagoriques. Sur ces terres arides où l'arbre n'a pas droit de cité, sur ces ultimes remparts entre nous et l'Atlantique nord, seuls les moutons introduits par l'homme au fil des siècles assurent un semblant de vie. Dans les nuages en revanche, au-dessus des saillies creusées dans le roc par l'érosion, aigrettes, goélands et pétrels rivalisent d'habileté pour se laisser porter par les bourrasques chargées d'embruns. L'homme, lui, a ramassé ses villages au

**Torshavn, capitale de l'archipel des Féroé, ultime escale avant l'Islande.**



pied des falaises en petits hameaux compacts qu'aucune route ne semble desservir. Au royaume des oiseaux de mer, il est comme écrasé par le poids des éléments qui l'engloutissent plus qu'ils ne l'entourent.

Lorsque, après deux heures de mer, les côtes de l'archipel où nous venons de faire escale ne sont plus qu'une masse indistincte barrant l'horizon, on se prend à penser à ces moines irlandais qui, au VIII<sup>e</sup> siècle, affrontaient l'océan dans de frêles esquifs pour pousser toujours plus loin leur quête de solitude. Ces ermites furent les premiers à poser le pied sur cette terre d'Islande encore inconnue pour nous mais déjà familière...

### Jeudi 13 juillet, premiers coups de pédale en Islande de Seydisfjordur à Eggilsstadir.

Un fjord se dessine soudain dans la brume puis, à mesure que le bateau pénètre plus avant dans l'anse, les contours d'une ville environnée de parois sombres et escarpées apparaissent à leur tour. Il est 9 heures à Paris, 8 heures aux Féroé et 7 heures à Seydisfjordur, petit port de pêche islandais servant de terminus aux ferries en provenance du continent. Au pied des cascades, les maisons de bois, telles qu'on les voit en Norvège, sont les seules taches de couleur à égayer le paysage morne et hivernal qui se déroule sous les regards ensommeillés des membres du raid Rift 95 réunis à l'avant du navire. Emmittoufflés dans leurs parkas, casquettes enfoncées jusqu'aux oreilles, garçons et filles restent sans voix, vaguement inquiets devant l'accueil glacial que leur réserve ce pays qu'en trois semaines ils devront ap-

prendre à connaître. Le temps de débarquer vélos et bagages, tous retrouvent cuissards, mitaines et maillots pour entamer leur périple par 27 kilomètres de mise en jambe en guise de premier aperçu des routes islandaises. Pour Madjid et Mohamed, qui tentent de se réchauffer en attendant le départ, un mois de juillet à moins de trente degrés n'est pas digne de l'été. Habitué à passer leurs vacances en famille en Algérie ou en compagnie des copains de Meudon-la-Forêt, ils ont du mal à croire avec un thermomètre affichant à peine sept degrés qu'ici aussi la saison est au *farniente*. A leurs côtés, Jean-Marc et Alexandre, tous deux licenciés au club cycliste de Courbevoie et aussi discrets qu'inséparables, passent une dernière fois en revue leur équipement. Sur le vélo, une fois le départ donné du pied



Descente sur Eggilsstadir, premier



de la petite église bleu-ciel de Seydisfjörður, on les verra souvent en compagnie de Jean-Charles, Marc et Christophe, les autres "cyclards" de la bande, emmener le peloton sur la route goudronnée montant en pente raide vers les hauteurs du fjord. Sur les contreforts des montagnes du Fjarðarheidi, entre les blocs de roche volcanique et les plaques de neige, rien ne pousse hormis quelques touffes de dryades violettes et prostrées. Chaque étendue d'eau est bordée de glace et l'air du matin, vif et piquant, rend plus difficile encore la progression des cyclistes les moins vaillants qui l'avalent en longues goulées, redoutables pour les poumons. D'entrée l'Islande impose les règles du jeu et le soir, une fois les tentes montées et les vélos révisés, la France semble déjà bien loin...



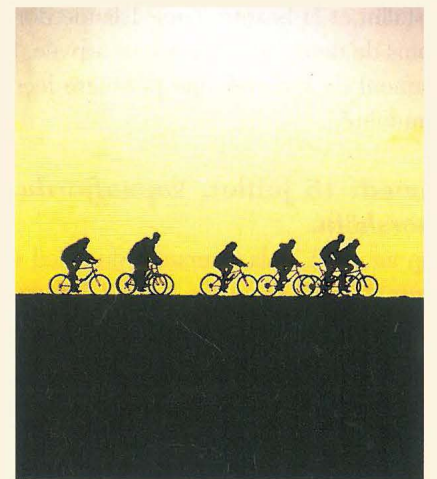
Froid et brouillard sur les contreforts du massif de L'Hellisheidi

### Vendredi 14 juillet, Egilsstadir-Vopnafjörður

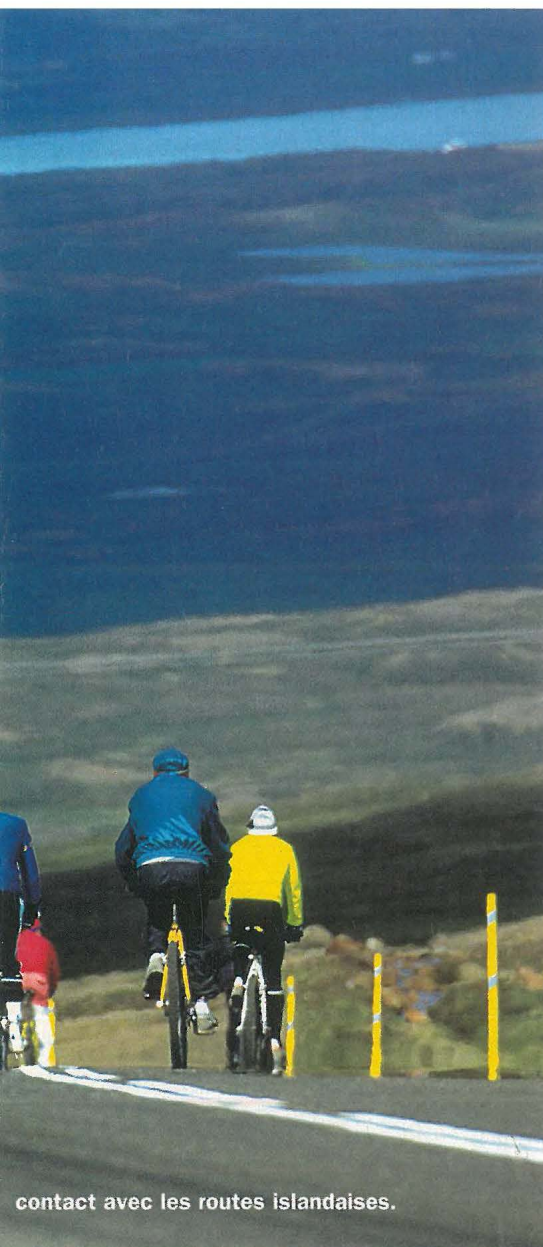
De la piste caillouteuse qui mène au sommet de l'Hellisheidi, second massif montagneux rencontré par l'équipe depuis son arrivée dans la région des fjords de l'Est, la vue embrasse un horizon flirtant avec l'infini. Dans ce pays de sagas (1) dont le surnaturel a longtemps façonné l'âme, on se croirait aux marches du Valhalla, demeure d'Odin, dieu tout-puissant de la mythologie nordique. Au loin, l'océan bleu turquoise, les plages de sable noir et les sommets enneigés. A nos pieds, les méandres de la rivière Jökulsa-a-Dal dont les eaux chargées d'alluvions se fraient un chemin entre les landes vert-sombre pour venir se jeter dans l'Atlantique. Entre les deux, comme parti à l'assaut du toit du monde, le peloton dispersé le long des pentes et qui, six heures après le départ de la caravane d'Egilsstadir, va connaître sur cette piste serpentant entre les chaos de roches volcaniques un de ses plus grands moments de souffrance. Un à un, devant le camion d'assistance, les coureurs avalés par le brouillard qui depuis le matin cachait le sommet du col se transforment en silhouettes fantomatiques, progressant presque en aveugle sur une route d'où, quelques mètres plus bas, leurs regards portaient jusqu'à l'horizon. Dans un décor hivernal, sous un soleil moribond, il faut serrer les dents et piocher dans ses réserves pour relever le défi lancé par les éléments. Amar le Nanterrois, livide, pédale dans le vide mais s'accroche ; Franck le Garchois enlève ses lunettes pour tenter de venir à bout de la sueur qui lui envahit le visage. A quelques centaines de mètres du col, un panneau annonce aux cyclistes

### Les jours les plus longs

Des îles Féroé jusqu'à leur arrivée fin juillet dans le Sud-ouest de l'Islande, les "vététistes" du raid Rift 95 n'auront quasiment jamais vu la nuit. Située à une latitude très élevée, à la limite, à son extrême nord, du cercle arctique, l'Islande connaît en effet la nuit polaire l'hiver et le soleil de mi-



nuit l'été. Le crépuscule se limite alors à quelques heures d'une sorte de nuit américaine, qui plonge le paysage dans une lumière diffuse avant très vite de rendre sa place au jour. Après l'avoir pour la première fois observé à l'occasion de deux journées d'escale aux Féroé en tout début de voyage, l'équipe verra petit à petit la nuit gagner du terrain au rythme de sa descente vers le Sud et de l'avancée du mois de juillet...



contact avec les routes islandaises.





**Dernières consignes avant le départ autour de Mathieu Morverand.**

épuisés une dernière côte à 14 %, mais personne ne renonce et lorsque, une fois arrivé au sommet, le peloton peut enfin plonger vers la vallée et l'océan, la récompense est à la hauteur de l'épreuve endurée quelques minutes plus tôt. Du noir des parois volcaniques à l'azur du ciel en passant par le vert des pâturages et la blancheur écumeuse des torrents glaciaires, les coureurs se noient dans un tourbillon de couleurs, se laissant saouler par l'air cristallin et la beauté d'une Islande dont, moins de deux jours après leur arrivée, ils viennent de recevoir une première leçon d'humilité...

### **Samedi 15 juillet, Vopnafjörður-Thorshöfn.**

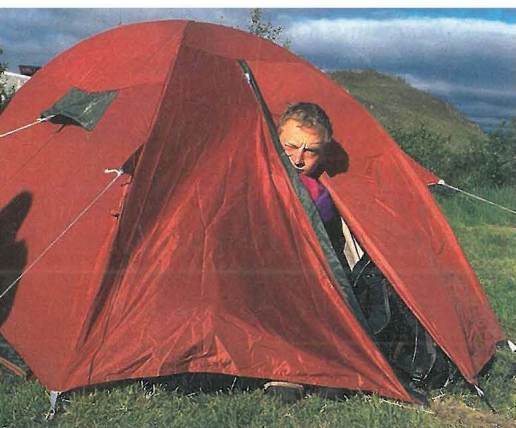
Cap au nord. A la poursuite du soleil de minuit, notre parcours devrait logiquement nous mener aux confins du cercle arctique. Seule inconnue : la météo qui, avec une température proche de zéro degré le matin, laisse déjà planer quelques incertitudes sur l'avenir. Lorsque vers 10 heures, la caravane s'engage sur la

route 85, les conditions climatiques sont à peu près celles d'un mois de janvier à Paris : froid piquant, vent et nuages de mauvais augure. Été ou pas, sur la lande désolée et accidentée, c'est toujours l'hiver qui dicte sa loi : la plupart des pierres sont brisées par le gel et la végétation, rare et rabougrie, semble pousser à regret. Un sentiment de désolation se dégage de ce paysage essentiellement minéral où seules quelques maisons témoignent de la présence de l'homme. Les quinze jeunes "vététistes", accablés par le froid et encore sous le coup des efforts du jour précédent, peinent et le peloton au fil des minutes s'étire pour mieux se regrouper quelques kilomètres plus loin. Sur cette bande de terre marécageuse coincée entre le massif montagneux de Stadarheidi et l'océan, des colonies de mouettes arctiques et quelques courlis bavards saluent le passage de la caravane qui, après un dernier raidillon, s'arrête à Thorshöfn, notre destination du jour. Quelques maisons préfabriquées regroupées autour d'une station-service et d'un café : sous le ciel uniformément gris, le voyageur ne peut qu'imaginer en frissonnant les abîmes d'ennui dans lesquels la nuit polaire doit plonger en hiver les habitants de ces régions isolées...

### **Dimanche 16 juillet, Thorshöfn-Lundur.**

Après une nuit de sommeil réparateur dans le gymnase local, il faut bien se rendre à l'évidence : le fin crachin, le vent et la température peu clémente nous interdisent de pousser comme prévu notre

parcours plus au nord. Seule alternative : couper vers l'ouest pour rejoindre les environs d'Asbyrgi, soit 90 km d'une étape qui sera parcourue presque d'un trait sous une pluie d'une agaçante constance. Sur la route bitumée qui se transforme bientôt en piste de terre, l'hétérogénéité de l'équipe est bien plus frappante que les soirs de bivouac lorsque tous se retrouvent pour dîner entre les tentes ou dans les salles communautaires nous servant d'abris. Il y a d'abord ceux pour qui rouler est un art consommé, les cyclistes, avec aux deux extrêmes Marc, Neuilléen hâbleur et bavard au regard de renard, et Alexandre de la Garenne-Colombes, pierrot lunaire taillant la route avec une gravité de madone. Arrivent ensuite tous les autres, cyclistes dilettantes mais sportifs accomplis, convertis plus ou moins tardivement au VTT après avoir entendu parler de ce raid. De Laurent, qui fêtera ses 18 ans quelques jours plus tard et dont c'est là le premier grand voyage seul loin





de Suresnes, à Karine, jeune professeur de physique-chimie, tous ont appris à se connaître et à rouler ensemble, malgré des différences de niveau et d'entraînement flagrantes lorsqu'il s'agit d'avalier une montée de plusieurs kilomètres ou de lutter contre les éléments.

Ce matin-là, alors que le vent et la pluie se déchaînent, c'est un peloton compact qui traverse l'intérieur de la péninsule de Melrakkaslétta. Destination idéale pour qui rêve de pédaler un jour sur la planète Mars, ces hauts plateaux dominés par les sommets de l'Öxarfjardarheidi ressemblent à s'y méprendre, couleur mise à part, aux clichés photographiques ramenés par les sondes spatiales de la planète rouge. Dans une brume digne du Londres de Stevenson, l'univers y est monochrome : noir comme le fatras de pierres volcaniques à la base de ce paysage lunaire et désolé et blanc comme les névés, témoins des fréquentes chutes de neige des hivers passés. Silhouettes diffuses luttant contre

les rafales, les "vététistes", après s'être arrêtés pour s'imprégner de l'étrangeté du lieu, peinent pour rallier l'arrivée. Amar, le visage pâle et creusé par la fringale et les heures de mauvais sommeil est un moment lâché par le reste du peloton. Il finira par le rejoindre quelques kilomètres avant Lundur où nous attend un nouveau gymnase, solution provisoire pour remplacer les tentes décidément peu adaptées au froid ambiant...

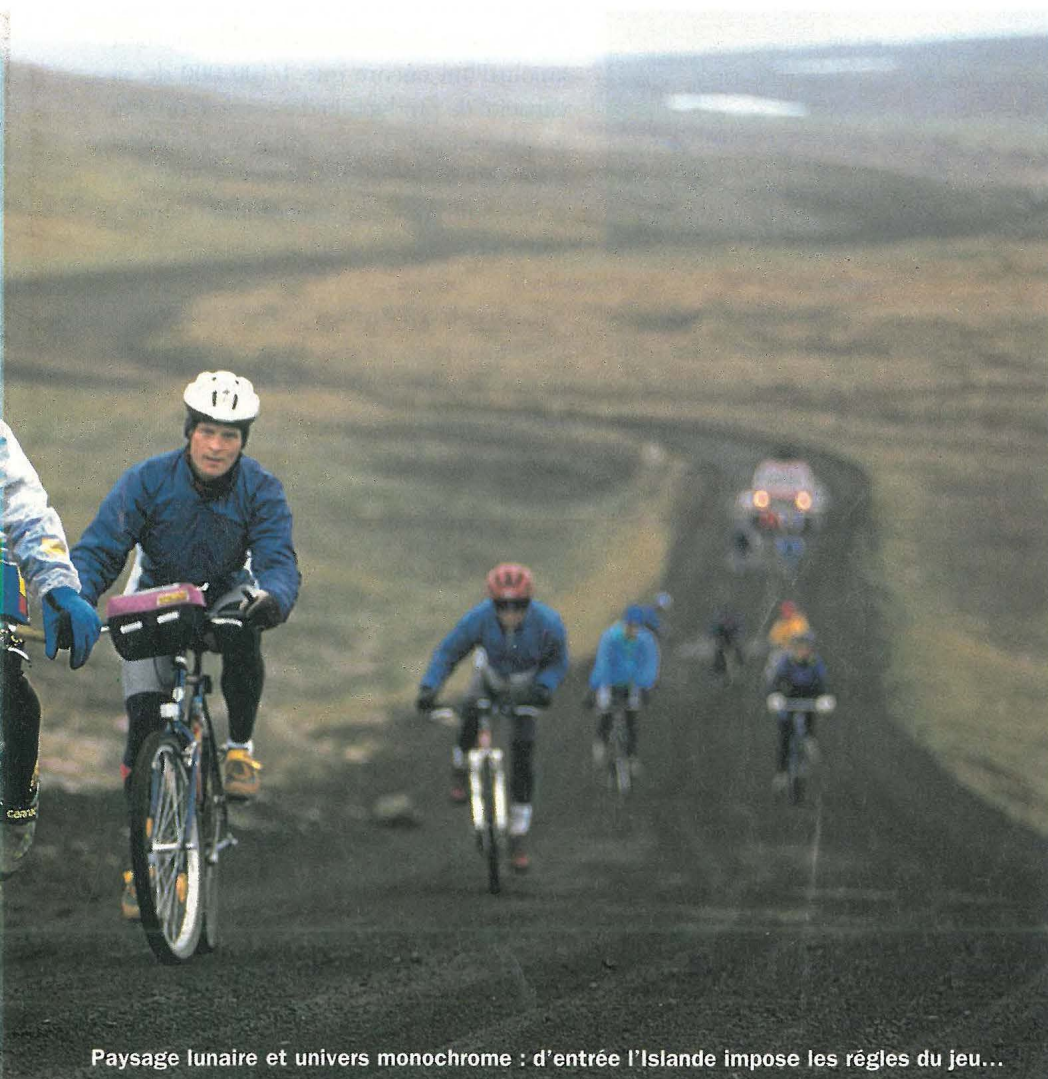
### Lundi 17 et mardi 18 juillet : *Lundur-Myvatn.*

Après la pluie, le vent et les rafales, le blizzard : selon les dernières informations de la météo locale traduites par Gudmundur, l'impressionnant chauffeur de notre car d'assistance, pas moins de deux routes traversant le centre du pays ont été rendues impraticables par les chutes de neige des jours précédents. De nouveaux changements d'itinéraires semblent donc inévitables, ce qui a le don d'agacer un peu plus

## Une terre de conquérants



Colonisée dès le IX<sup>e</sup> siècle par les Norvégiens, l'Islande a servi de point de départ aux voyages d'exploration lancés par les Vikings dans l'Atlantique nord. Les plus célèbres, décrits dans la Saga d'Erik le Rouge et la Saga des Groenlandais, chefs-d'œuvre de la littérature médiévale islandaise, furent sans nul doute ceux d'Erik et de son fils Leifur Eriksson. Accusé de meurtre et banni de Norvège, puis expulsé d'Islande, Erik le Rouge fut le premier à mettre le pied au Groenland (Grönland, "Terre verte") en 985. Quinze ans après lui, soit cinq siècles avant Christophe Colomb, son fils faisait escale, vraisemblablement dans le Labrador, sur une terre qu'il baptisait alors Vinland ("Pays du vin"). Mille ans plus tard, si aucun élément ne permet réellement de déterminer si lors de ce premier voyage Leifur Eriksson a abordé les côtes de l'Amérique du Nord ou de Terre-Neuve, ses exploits sont célébrés jusque sur les timbres des postes islandaises...



Paysage lunaire et univers monochrome : d'entrée l'Islande impose les règles du jeu...

les cyclistes déjà en difficulté sur un terrain rendu lourd par les averses. Malgré la boue collant aux roues des vélos, le convoi poursuit sa progression le long de la vallée de la Jökulsa-a-Fjöllum dont les eaux, au fil des siècles, ont creusé le basalte donnant naissance à un véritable canyon d'où s'élèvent bientôt d'impétueux nuages d'embruns. Quelques mètres en contrebas, Dettifoss gronde et tempête : considérée comme la plus puissante chute d'Europe avec un débit pouvant varier de 110 à 730 m<sup>3</sup>, elle transforme en 45 m les eaux de la Jökulsa en un torrent furieux qui chaque année attire de nombreux visiteurs. Sur une largeur de plus de cent





**Soleil de minuit au dessus du lac volcanique de Myvatn.**

mètres, la rivière écume et bouillonne et la beauté de ce spectacle suffit à redonner le moral au peloton un moment en déroute. Contrastant avec les paysages lunaires, comme jonchés de météorites, et les steppes à l'herbe rase qui se succéderont pendant près de 80 kilomètres jusqu'à Myvatn et son lac volcanique, les nuages d'embruns de Dettifoss seront comme une parenthèse de vie dans ces contrées oubliées des dieux.

Petit à petit, sous l'effet de la faim, du froid et de la fatigue, les rangs des coureurs finissent malgré tout par s'éclaircir : Marie d'abord, depuis longtemps déjà à la traîne, préfère monter dans le car d'assistance bientôt suivie par Laurent qui, après plusieurs heures de lutte courageuse, jette l'éponge à son tour. Aux abords de Myvatn, Karine, épuisée, chute, se relève et repart. Avec l'arrivée au camping où le thermomètre n'atteint que péniblement les trois degrés, l'ambiance est au décou-

agement. A la recherche d'un peu de chaleur dans le car d'assistance, Laurent pleure d'avoir dû momentanément se mettre hors course. Il n'a rien vu des

**Le volcan Krafla, entre vapeurs soufrées et sources bouillonnantes.**



sources d'eau chaude qui marquent notre arrivée au cœur d'une île sortie il y a soixante millions d'années des eaux de l'Atlantique nord par la volonté des forces telluriques. Particulièrement actives dans la région de Myvatn balafnée par les coulées de lave, elles constituent pour le visiteur une inépuisable source d'émerveillement.

Une randonnée sur le volcan Krafla, assoupi depuis plus de dix ans, occupera ainsi une bonne partie de cette première journée de repos : entre le jaune-citron du soufre, le vert-kaki des sources bouillonnantes, les nuages de gaz chaud s'échappant du sol et les chuintements du géant endormi, chacun part à la chasse au trésor, s'extasiant au passage devant la couleur ou la légèreté de certains morceaux de lave, aussi friables qu'une meringue. En redescendant vers le camping, lui-même situé sur une ancienne coulée d'un noir de jais, nous croiserons plusieurs usines de production d'électricité géothermique, l'une des grandes spécialités locales. Figurant parmi les nations les plus en pointe dans ce domaine, l'Islande n'utiliserait pourtant aujourd'hui encore que 1/100 000 de sa capacité de production d'énergie d'origine géothermique. Une preuve supplémentaire des inépuisables réserves dont regorge son sous-sol en bouleversement constant...

**Mercredi 19 juillet, Myvatn-Myri.** Godafoss, la chute des dieux : lorsque, en début d'après-midi, le peloton s'octroie une courte pause près de ces trois cas-





**Godafoss, la chute où sommeillent les anciens dieux.**

cadées vertes et écumantes, on en viendrait presque à implorer Njörd, maître des éléments de la mythologie scandinave, pour qu'il daigne enfin nous accorder ses faveurs. Sous quelques timides rayons de soleil contrastant avec le crachin et les bourrasques qui nous accompagnent depuis le matin, Godafoss semble nous inciter à invoquer ces anciens dieux qu'un jour de l'an mille pourtant l'histoire veut qu'elle ait à jamais englouti. C'est en effet dans ses eaux capricieuses que, selon la geste locale, un certain Thorgeir, représentant de sa région à l'Althing, l'ancien parlement viking, aurait un jour décidé de jeter ses idoles pour symboliser la conversion de l'Islande au christianisme. Aujourd'hui, le crépuscule est tombé depuis longtemps sur les anciens dieux mais Godafoss persiste à malmenier la rivière Skjalfandaflljot. En suivant son cours, le peloton arrive en fin de journée à Myri, sa ferme et son étable, où il fera étape pour la nuit, juste à temps pour éviter une tempête de vent et de grêle qui tambourinera de longues heures sur le toit de tôle de cet abri de fortune...

### **Jeudi 20 juillet, Myri-Nyidalur.**

Sous les coups de boutoir redoublés des rafales et des fins cristaux de neige, les coureurs se regroupent, comme pour mieux tenter de résister à l'austérité du paysage environnant. Partout autour de nous le désert de pierre, gris et maussade, avec pour toute animation quelques colines lunaires noyées dans la brume. La fa-

tigue aidant, on se surprend à rêver d'un champ de colza, d'une maison, de la moindre tache de couleur susceptible d'égayer cet univers gris, uniforme et sans faille. Dans ce *no man's land* digne de *Mad Max*, les gués à franchir sont les seuls événements venant rompre à intervalle ré-

gulier la monotonie d'une étape de 94 km qui a déjà obligé cinq coureurs épuisés à venir reprendre des forces dans le car d'assistance. Il faudra encore une fois attendre la fin de journée pour que le soleil daigne faire timidement son apparition et vienne marbrer de jaune la surface du Tungnafellsjökull, l'un des nombreux glaciers de la région du Sprengisandur où le peloton s'enfonce toujours plus loin dans le néant. A l'approche du cinquième et dernier gué de la journée, alors que le refuge au toit rouge où nous allons passer la nuit surgit du brouillard, Laurent vacille sous le poids de son vélo, mais refuse obstinément d'abandonner. Arrivé à l'abri du chalet de bois coincé entre les glaciers, il trouvera juste la force de se changer, de se traîner sur la table de massage improvisée, puis de se laisser tomber sur un lit. Seuls les airs de guitare de Marc, repris par le reste de l'équipe, réussiront à le sortir de sa torpeur. Dehors, la tempête de neige qui menaçait depuis quelques heures se déchaîne, soulevant un nouveau lot d'interrogations sur le sort de l'étape du lendemain...



### **Des chevaux tout terrain**

Avec les macareux, ces petits pingouins au bec de perroquet dont la population s'élève à environ 10 millions d'individus dans toute l'île, le cheval constitue l'autre animal symbole de l'Islande. Descendant des chevaux qui accompagnaient les premiers Vikings lors de la colonisation du pays, il est issu d'un croisement entre les races norvégiennes et celtiques. Robuste, de petite taille et capable d'aller chercher sa nourriture jusque sous la neige, il sert aujourd'hui encore au rassemblement des moutons ou à la promenade des touristes qui trouvent dans le *tölt*, l'une des deux allures propres au cheval islandais, un confort exceptionnel permettant sans peine de rester en selle pendant de longues heures. Il présente en outre l'avantage de passer là où certains véhicules 4 x 4 n'osent même pas s'aventurer...

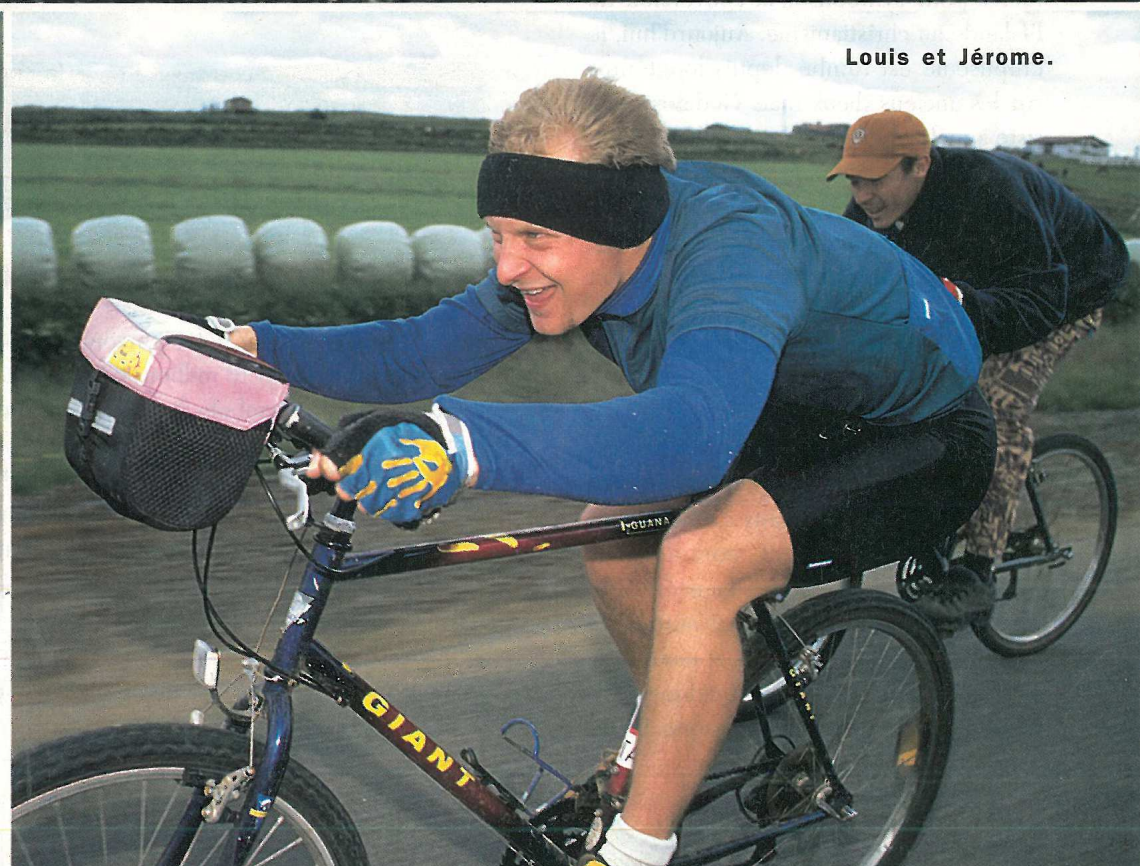




Le désert de pierre du Sprengisandur : pas la moindre trace d'une présence humaine.



Marie et Cécile.

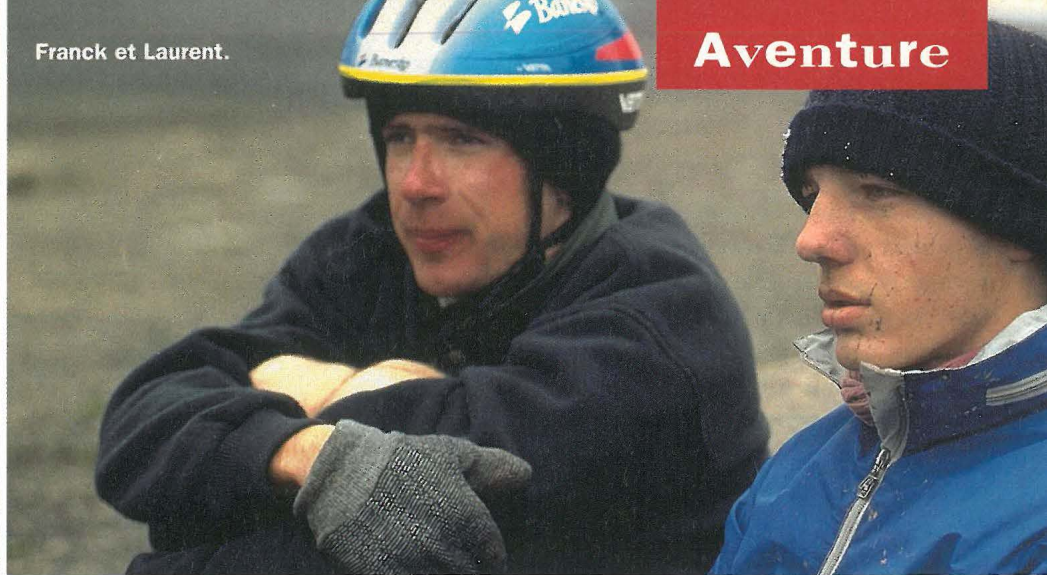


Louis et Jérôme.

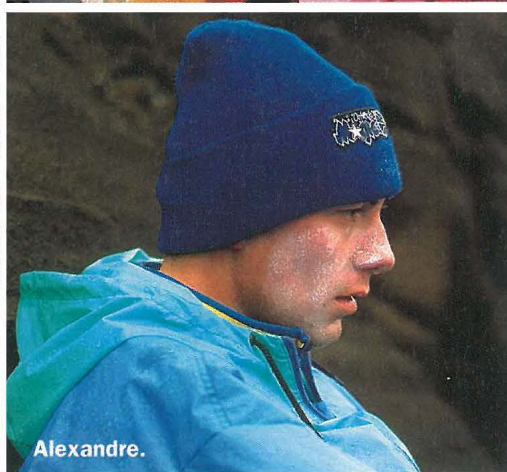
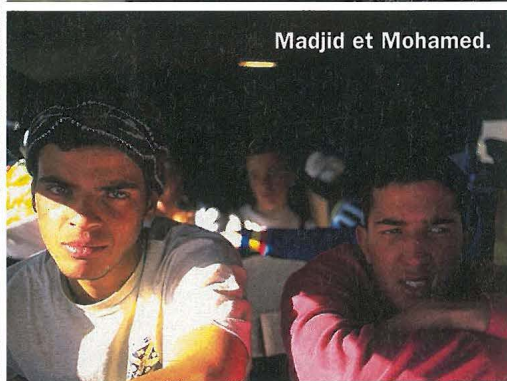




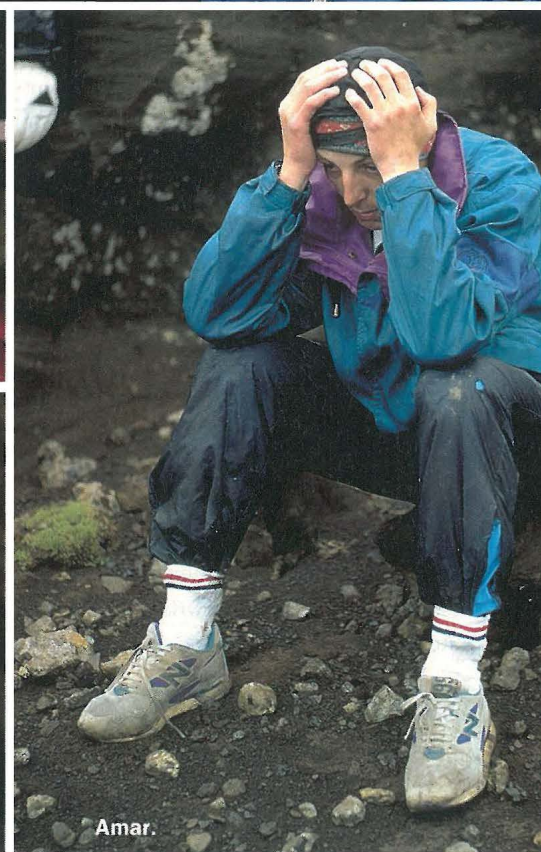
Franck et Laurent.



Madjid et Mohamed.



Alexandre.



Amar.

### Vendredi 21 juillet, Nyidalur-Versalir.

Trois degrés sous zéro : selon Gudmundur, notre chauffeur ange-gardien à la barbe rousse, une telle température est exceptionnelle à cette période de l'année. C'est pourtant celle qu'indique le thermomètre, confirmée par l'état des vélos laissés dehors pour la nuit : guidons, selles et dérailleurs sont gelés, comme aux pires heures de l'hiver. Les bourrasques de vent qui balaient la steppe rendent les visages plus fermés que jamais, comme si chacun se demandait ce qu'il pouvait bien faire là, en plein mois de juillet, emmitouflé jusqu'aux oreilles et couvert de deux jours de crasse. Pas question de s'apitoyer pour autant : deux cents mètres à peine après s'être engagés sur la piste, un premier gué

vient ramener les coureurs à la réalité. Mohamed, déséquilibré au milieu de l'eau, prend un bain de pieds forcé qui l'obligera quelques minutes plus tard à monter dans le camion d'assistance, chaussures et chaussettes gelées. D'entrée, le peloton se retrouve lancé sur la piste poussiéreuse rampant tel un serpent à sonnette au milieu du désert de pierres où seuls les cairns et les poteaux jaunes et rouges balisant la piste assurent un semblant de verticalité. Le Sprengisandur nous offre aujourd'hui encore son visage immuable, figé par les siècles, avec sa poussière ocre qui s'insinue jusque dans les yeux et la bouche de coureurs et ses pistes cahoteuses sur lesquelles les vélos tressautent, chassent, se transforment en autant de montures indociles mettant à rude épreuve dos, reins et articulations. Il

faut monter sur une colline, se laisser porter par le vent furieux pour saisir la majesté de cette terre inhospitalière et hautaine : à des dizaines de kilomètres à la ronde, pas la moindre trace d'une présence permanente de l'homme. Sur la piste, les cyclistes pestent contre le sable





dans lequel les roues s'enfoncent, crissent et peinent ; contre la rocaille qui leur brise l'échine et les empêche de profiter des rafales qui se sont enfin décidées à les pousser après tant de jours passés à les tourmenter. Même Alexandre le placide, ensablé au moment d'attaquer une côte, finira par jeter son vélo de dépit pour repartir quelques secondes plus tard, résigné. A 16 heures, alors que la caravane touche au but, le soleil réapparaît enfin : instantanément, le paysage s'anime, s'habille de marron et d'ocre tandis que les glaciers scintillent comme au premier jour de la Création. A l'arrivée à Versalir où nous attendent des douches et une pompe à essence, raffinements suprêmes après deux jours passés loin de tout, le bleu du ciel, parcouru de quelques nuages d'altitude, vaut toutes les récompenses...

**Samedi 22 juillet, Versalir-Landmannalaugar.**

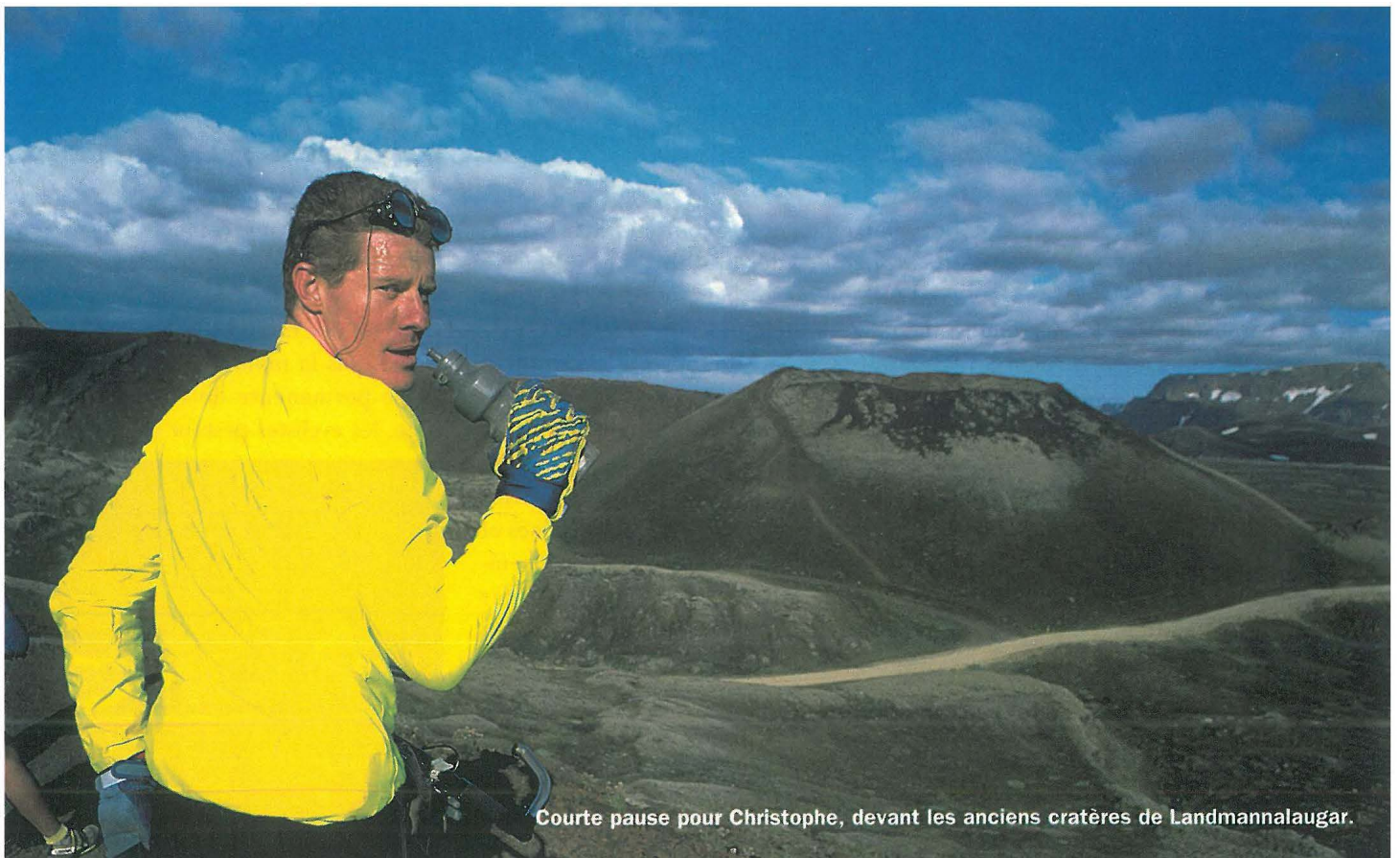
La caravane n'est d'abord qu'un nuage de poussière ocre, perdu au milieu du désert. Puis, à mesure que l'ombre des vélos se dessine sur la piste, le cliquetis des dérailleurs et le ronronnement du camion d'assistance finissent par briser le silence minéral. La tête dans les rares nuages qui



Tout l'équipe du raid Rift 95 devant les eaux turquoise du lac de Thorisvatn.

constellent le ciel enfin bleu, les "vététistes" sont tout au plaisir de pouvoir pédaler sans être agressés par le vent ou la pluie. Lorsque, au bout du chemin pous-

siereux lui servant de route, le peloton aperçoit à la mi-journée les eaux turquoise du lac de Thorisvatn, l'excitation est à son comble. Perdus dans leur



Courte pause pour Christophe, devant les anciens cratères de Landmannalaugar.





du et rageurs. Régulièrement, un des coureurs prend sa machine sur l'épaule pour tenter d'écourter le supplice de quelques mètres. Au sommet de l'ultime côte dominant le camping où nous ferons étape ce soir-là, Jean-Marc, le visage fermé et les mâchoires serrées, avouera n'avoir rien vu du paysage. Face à lui, la gueule béante d'un ancien cratère brille de mille feux sous les rayons du soleil rasant. Il faudra encore de nombreuses minutes avant que les sept héros du jour puissent enfin goûter à ce spectacle. Dans cette région où étaient autrefois bannis les pariás de la société islandaise, les damnés de la route mettront longtemps à refaire surface...

### **Dimanche 23 et vendredi 24 juillet : Landmannalaugar-Vik.**

Lorsque, à 8 h 30, le convoi s'ébranle à destination de Vik, sur la côte Sud du pays, seuls huit coureurs sont encore en selle. Pour les autres, las de lutter contre les élé-

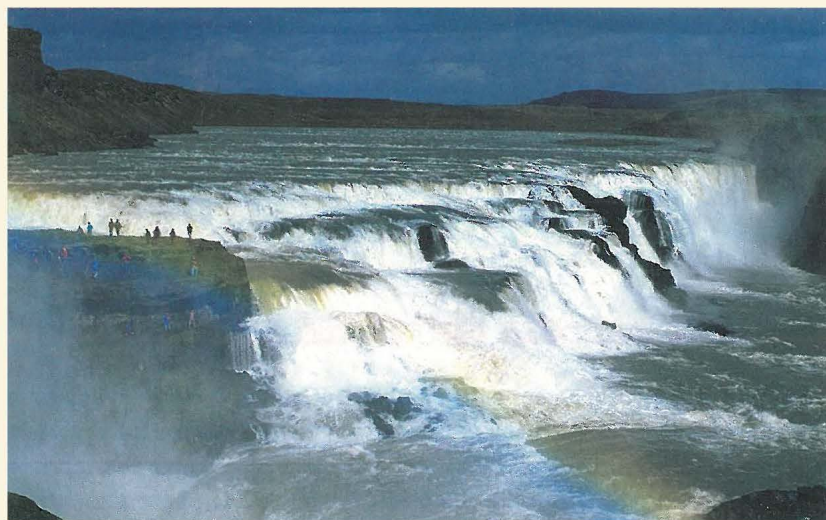
contemplation, les coureurs oublient un peu vite les nombreux kilomètres restant à parcourir avant l'étape du soir.

Le sable noir volcanique des plages du Thorisvatn, ils le retrouveront en effet plus tard dans l'après-midi, sous les roues de leurs vélos, pour une entrée dans la région de Landmannalaugar qui tournera vite à l'épreuve de force. Aux alentours de 16 heures, Marie, Karine, Cécile, Laurent, Alexandre, Madjid et Jérôme ont déjà rejoint le camion d'assistance, vaincus par le lent travail de sape opéré par cette piste meuble et instable qui met à mal jusqu'aux plus endurcis. Alors que les montagnes de rhyolite rouge et verte et les anciens cratères de Landmannalaugar se détachent sur l'horizon, ils ne sont plus que huit à poursuivre la lutte : les pneus glissent, patinent, obligent les coureurs à relancer sans cesse leurs machines. A ce régime, chaque mètre parcouru érode un peu plus les réserves physiques et morales des rescapés, qui ne sont plus que sept en course lorsque Mohamed décide à son tour de rendre les armes. La suite sera héroïque : Jean-Marc et Jean-Charles, pourtant parmi les plus aguerris du peloton, craqueront à plusieurs reprises, jetant dans un geste d'impuissance leur vélo sur le bas-côté avant de remonter en selle, ten-



**Le macareux, oiseau symbole de L'Islande.**

ments et usés par les marches forcées quotidiennes de 90 à 100 km des derniers jours, cette étape de 130 km se transforme en journée de repos avant l'heure. Principale difficulté pour ce peloton aux effectifs réduits : le franchissement de gués qui sous le soleil, après l'aridité des grandes étendues désertiques du centre du pays, pourrait presque sembler agréable si l'eau dévalant des sommets ne glaçait les cou-



### **Gullfoss, le joyau du pays des chutes**

Dettifoss, Selfoss, Hafragilfoss, Godafoss... : royaume des cascades et des rapides, les rivières islandaises, de régime glaciaire pour la plupart, abritent quelques-unes des plus belles chutes au monde. Véritable décor pour superproduction hollywoodienne, Gullfoss et ses "Chutes d'or", est sans nul doute la plus belle d'entre elles. Sauvée au début du siècle par la volonté farouche d'une femme, Sigridhur Tomasdottir, qui refusait d'y voir s'installer une centrale hydraulique alors en projet, Gullfoss bouillonne sur trente-deux mètres et deux niveaux avant de se précipiter dans une gorge étroite ornée d'orgues basaltiques. Charriant un flot d'écume tout droit descendu du glacier du Langjökull, elle soulève des volutes d'eau qui, au contact des rayons du soleil, s'ornent des couleurs de l'arc-en-ciel...





Fin de parcours pour Jean-Charles, Yvan, Marc et Franck de gauche à droite, seuls membres du groupe à n'être jamais monté dans le car d'assistance entre Seydisfjörður et Reykjavík.

reurs jusqu'aux os. En Islande, pays du 4 x 4 roi, où le *Big foot*, véhicule tout terrain aux roues surdimensionnées, est aussi commun

que les quatre chevaux dans les rues de nos cités, ces obstacles ne posent la plupart du temps aucun problème. Rendus méfiants

par les bains forcés des jours précédents, les "vététistes" préféreront néanmoins se percher sur le toit ou les flancs du car d'assistance chaque fois qu'un ru les obligera à poser pied à terre. Ces quelques soucis mis à part, le peloton n'éprouve guère de difficulté sur la piste serpenteant entre les collines verdoyantes qui constituent l'essentiel du paysage environnant. En fin d'après-midi, après avoir laissé leurs dernières forces sur le long ruban d'asphalte de la route N° 1 encadré par les glaciers du Vatnajökull et du Myrdalsjökull, les cyclistes aperçoivent enfin la plage de sable noir et les falaises de Vik, connues des ornithologues du monde entier. Tandis que le peloton longe la masse écumeuse de l'Atlantique nord, une nuée d'oiseaux, fulmars, macareux, sternes arctiques, mouettes et goélands se mêle dans un étrange balai ponctué par le mugissement des vagues. Plus de dix heures après leur départ, éprouvés par un fort vent de face, les veines saillantes, le visage marqué et les mains crispées sur leurs guidons, les forçats du VTT ne réalisent pas encore que le plus dur de la traversée est déjà derrière eux...

**Pascal Leroy**

Après avoir subi une dernière fois les assauts du temps et perdu deux tentes dans la tourmente, la caravane du Raid rift 95 ralliait finalement Reykjavik une semaine plus tard. Au terme d'un parcours de plus de 1 000 km et de 27 jours de voyage, les 15 jeunes vététistes de 18 à 25 ans embarqués pour ce long périple aux confins du cercle arctique revenaient le 3 août à Nanterre des souvenirs plein la tête...

(1) Récit historique ou mythologique de la littérature médiévale scandinave



## Les secrets de "Celui qui jaillit"

Une bulle couleur aigue-marine qui sort du sol et s'enfle avant d'éclater et de projeter une colonne d'eau et de vapeur vers le ciel : répété toutes les cinq à dix minutes, ce spectacle fait le bonheur des nombreux touristes venus rendre visite à Geysir ("celui qui jaillit") et Strokkur ("baratte"), sans doute les deux geysers les plus célèbres au monde. Leurs jaillissements résultent du réchauffement des eaux infiltrées dans le sous-sol par les magmas qui, dans les régions volcaniques comme l'Islande, remontent très près de la surface. Au contact de ces roches, l'eau se transforme en vapeur et, lorsque la pression devient trop forte, une colonne d'eau bouillonnante et de vapeur se forme avant d'être propulsée vers le ciel. Observé pour la première fois en 1294, Geysir, dont le nom sert aujourd'hui à définir dans le monde tous les phénomènes du même ordre, peut ainsi propulser son panache d'eau et de vapeur jusqu'à 60 m. En sommeil depuis le début du siècle, il n'est plus activé qu'artificiellement lors de grandes occasions (fête nationale, visite officielle...) et a dû laisser la vedette à Strokkur dont les jaillissements, bien que moins impressionnants, ont le mérite de se répéter toutes les cinq à huit minutes...